

# Nuits de la lecture

19-22  
janvier  
2023

La peur

Vendredi 20 janvier 18h30 -20h

Salle de lecture des Archives départementales  
de la Creuse (30 Rue Franklin Roosevelt Guéret)

la CREUSE  
Département




Cité internationale de  
la tapisserie Aubusson



À CHACUN SON  
CINE-CLUB

L'ESPRIT  
CREUSE

MINISTÈRE  
DE LA CULTURE  
Liberté  
Égalité  
Fraternité

  #nuitsdelalecture  
[www.nuitsdelalecture.fr](http://www.nuitsdelalecture.fr)

CNL  
CENTRE  
NATIONAL  
DU LIVRE

pass  
Culture

LE FIGARO

Le Point

PSYCHOLOGIES

LIRE  
magazine

TV5  
MONDE

rfi

FRANCE  
24

MCD

France  
médias  
monde

france.tv

radiofrance

RATP

Up

Sne  
Syndicat  
national  
de l'édition

SFJ

SGDL  
SOCIÉTÉ GÉNÉRAL DE LECTURE

(BnF

Bibliothèque publique  
d'information  
Centre Pompidou

Association  
des Bibliothécaires  
de France

## Gérard d'Aboville

(1945-)

Seul (1993)

Sur l'Atlantique, je ne disposais pas de canot de sauvetage ni même, comme aujourd'hui, de balise de détresse. J'étais totalement sans filet et pourtant jamais je n'ai connu de frayeur comparable à celle-ci. Le Pacifique est un univers infiniment plus dur. J'avais déjà vécu une expérience dramatique voici une quinzaine d'années, au large de la Bretagne. Mais je n'ai jamais eu à lutter contre une peur aussi durable, rampante, souterraine, qui m'assaille depuis des semaines.

Cette peur, j'avoue sans honte que je la connais bien. Elle m'accompagne comme une ombre, toujours présente, latente aux heures de répit, menant un long travail de sape, se tenant à l'affût des moments difficiles, prête à prendre le pouvoir à la moindre défaillance.

Si la peur est inévitable, elle n'en est pas moins ignoble. Dégradante. Elle ne loge pas, comme les autres sentiments, dans la tête ou dans le cœur, elle s'installe dans le ventre.

L'affronter et la dominer procurent d'immenses satisfactions C'est la plus grande victoire, celle de l'esprit sur l'animal. Refus illusoire de notre condition d'humain ? Peut-être. Péché d'orgueil ou fierté légitime ? À chacun d'en juger.

Le risque n'est pas une fin en soi. Faire le zouave accroché à la queue d'un avion, se jeter à l'intérieur d'un tonneau dans les chutes du Niagara, non merci. En revanche, le risque est pour moi le sel de l'existence. Il accompagne et flatte mon penchant pour les solutions audacieuses, le panache, l'acte « héroïque » et gratuit. Je le considère non comme un frein, mais comme un des ingrédients indispensables pour donner à la victoire sa valeur et sa saveur.

---

## Edgar Allan Poe

(1809-1849)

Histoires extraordinaires

Traduction  
par Charles  
Baudelaire

Double  
assassinat dans  
la rue Morgue

[...] édition du soir de la Gazette des tribunaux

### Double assassinat des plus singuliers

« Ce matin, vers trois heures, les habitants du quartier Saint-Roch furent réveillés par une suite de cris effrayants, qui semblaient venir du quatrième étage d'une maison de la rue Morgue, que l'on savait occupée en totalité par une dame l'Españaye et sa fille, mademoiselle Camille l'Españaye. Après quelques retards causés par des efforts infructueux pour se faire ouvrir à l'amiable, la grande porte fut forcée avec une pince, et huit ou dix voisins entrèrent, accompagnés de deux gendarmes.

Cependant, les cris avaient cessé ; mais, au moment où tout ce monde arrivait pêle-mêle au premier étage, on distingua deux fortes voix, peut-être plus, qui semblaient se disputer violemment et venir de la partie supérieure de la maison. Quand on arriva au second palier, ces bruits avaient également cessé, et tout était parfaitement tranquille. Les voisins se répandirent de chambre en chambre. Arrivés à une vaste pièce située sur le derrière, au quatrième étage, et dont on força la porte qui était fermée, avec la clef en dedans, ils se trouvèrent en face d'un spectacle qui frappa tous les assistants d'une terreur non moins grande que leur étonnement.

## Edgar Allan Poe

(1809-1849)

### Histoires extraordinaires

*Traduction  
par Charles  
Baudelaire*

### Double assassinat dans la rue Morgue

La chambre était dans le plus étrange désordre ; les meubles brisés et éparpillés dans tous les sens. Il n’y avait qu’un lit, les matelas en avaient été arrachés et jetés au milieu du parquet. Sur une chaise, on trouva un rasoir mouillé de sang ; dans l’âtre, trois longues et fortes boucles de cheveux gris, qui semblaient avoir été violemment arrachées avec leurs racines. Sur le parquet gisaient quatre napoléons, une boucle d’oreille ornée d’une topaze, trois grandes cuillers d’argent, trois plus petites en métal d’Alger, et deux sacs contenant environ quatre mille francs en or. Dans un coin, les tiroirs d’une commode étaient ouverts et avaient sans doute été mis au pillage, bien qu’on y ait trouvé plusieurs articles intacts. Un petit coffret de fer fut trouvé sous la literie (non pas sous le bois de lit) ; il était ouvert, avec la clef dans la serrure. Il ne contenait que quelques vieilles lettres et d’autres papiers sans importance.

On ne trouva aucune trace de madame l’Espanaye ; mais on remarqua une quantité extraordinaire de suie dans le foyer ; on fit une recherche dans la cheminée, et – chose horrible à dire ! – on en tira le corps de la demoiselle, la tête en bas, qui avait été introduit de force et poussé par l’étroite ouverture jusqu’à une distance assez considérable. Le corps était tout chaud. En l’examinant, on découvrit de nombreuses excoriations, occasionnées sans doute par la violence avec laquelle il y avait été fourré et qu’il avait fallu employer pour le dégager. La figure portait quelques fortes égratignures, et la gorge était stigmatisée par des meurtrissures noires et de profondes traces d’ongles, comme si la mort avait eu lieu par strangulation.

Après un examen minutieux de chaque partie de la maison, qui n’amena aucune découverte nouvelle, les voisins s’introduisirent dans une petite cour pavée située sur le derrière du bâtiment. Là gisait le cadavre de la vieille dame, avec la gorge si parfaitement coupée, que, quand on essaya de le relever, la tête se détacha du tronc. Le corps, aussi bien que la tête, était terriblement mutilé, et celui-ci à ce point qu’il gardait à peine une apparence humaine.

Toute cette affaire reste un horrible mystère, et jusqu’à présent on n’a pas encore découvert, que nous sachions, le moindre fil conducteur. » [...]

---

## Georges Arnaud

(1917-1987)

### extrait du roman Le salaire de la peur (1949)

[...] — Vas-y, vieux. C’est le moment. Mets la gomme.

Johnny n’avait pas l’air bien décidé. C’est mollement, avec réticence, qu’il chatouillait l’accélérateur. Trente-cinq, quarante. Sur la quatrième, à si bas régime, le moteur lui aussi rechignait. Si l’autre ne bourrait pas franchement sur les vitesses, c’était raté.

— Tu comptes y passer la nuit, en quatrième ? Bourre et saute à la cinq, vieux. Il te reste dix secondes et c’est fichu.

C’était fichu. L’aiguille redescendit en trois secousses. Porté par son élan, le truck tint encore la quatrième un instant sur sa lancée. La main de Johnny hésita deux fois autour du levier ; il fit une petite grimace. Son pied indécis imprima deux ou trois mouvements de faible amplitude à l’accélérateur. Puis il renonça, capitula. Gérard fit appel à tout son calme :



**Georges**

**Arnaud**

(1917-1987)

extrait du  
roman *Le  
salaire de la  
peur* (1949)

— Arrête-toi un moment.

Docile, le Roumain rangea le camion au bord de la piste. Il se racla la gorge, cracha par la fenêtre. Lentement il tourna la tête vers Sturmer :

— Je n’y arriverai pas. J’ai peur. Je n’y peux rien. J’ai peur.

Sturmer respira profondément. C’était presque un soupir. Ce n’était pas le moment de s’énerver.

— Tu comprends, reprit Johnny, je ne voudrais pas avoir peur. Crois bien que ça ne me fait aucun plaisir. Je veux terminer ce voyage, toucher ce fric, sortir de ce pays. Je n’abandonne pas.

— Tu n’abandonnes pas mais tu me laisses tout le boulot tellement tu pètes de peur...

• Oui tu vois, tout à l’heure, au moment de pousser la cinquième, j’ai cru que j’allais m’évanouir. Qu’est-ce qu’on va faire ?

Ils furent longs à trouver. Ils ne pouvaient pas continuer à rouler à trente à l’heure. Quand on a la mort aux fesses, on est pressé de s’en débarrasser. [...]

**Louise**

**Attaque**

Album planète  
terre 2022

**Nous n’aurons  
peur de rien**

*Paroliers : Arnaud  
Samuel / Gaëtan  
Roussel / Nicolas  
Musset / Robin  
Feix*

Mon amour, main dans la main  
Sur les routes, sur les chemins  
Nous n’aurons pas peur du vent  
Des orages ou des grincements  
Des mirages ou des glissements  
Nous n’aurons pas peur du vent

Mon amour, les yeux dans les yeux  
Sous un soleil brillant de mille feux  
Nous n’aurons pas peur des dieux  
Des naufrages ou des désaveux  
Des dommages d’être tous les deux  
Nous n’aurons pas peur des dieux

Mon amour, il y aura des maux  
Des moments aux allures de ciseaux  
Nous n’aurons pas peur du temps  
Des nuages ou des mouvements  
Des paysages ou des gisements  
Nous n’aurons pas peur du temps

Nous n’aurons pas peur du temps  
Nous n’aurons pas peur du temps

Mon amour, main dans la main  
Sur les routes, sur les chemins  
Nous n’aurons peur de rien  
Ni des autres, ni des lendemains  
Ni de nous, ni qu’arrive la fin  
Nous n’aurons peur de rien  
Nous n’aurons peur de rien  
Nous n’aurons peur de rien



# René Barjavel

(1911-1985)

## Ravage (1943)

*Extrait de la  
troisième partie :  
Le chemin de  
cendres*

[...] Des milliers d'arbres morts étirent leurs os.

Parmi leurs squelettes grinçants passe un vol de velours, puis un autre. Des ailes silencieuses, en multitudes, effleurent les écorces raidies. La vallée s'emplit de vols brisés. Colette pousse un cri. Une chauve-souris s'est abattue sur son visage. Un manteau gris, en une seconde, recouvre hommes et cheval. Celui-ci, affolé, se dresse sur ses pattes, se met à gambader et ruer, au milieu d'un essaim zigzaguant. Hommes et femmes se lèvent. François, qui tremble de fièvre, fait un effort surhumain pour recouvrer la maîtrise de son corps et de ses esprits. Abrisées du feu par leurs grottes profondes, les chauves-souris sont depuis plusieurs jours sans nourriture. Elles ne trouvent plus d'insectes à chasser dans l'air du soir. La famine pousse à l'attaque ces bêtes inoffensives.

De tout le pays brûlé, elles accourent vers ce lieu où subsistent des êtres vivants. L'air palpite de leurs vols en scie. Leur troupe obscurcit le ciel, cache les étoiles, emplir la vallée d'un grouillement horrible. Elles crient comme des rats, mordent la peau, les nez, les oreilles. Les fugitifs se les arrachent de la chair, se débattent dans une épaisseur d'ailes, de griffes, de museaux pointus, écrasent des vols entiers à chaque élan du bras. François ouvre les deux lames du couteau qu'il avait attaché à son poignet, trace de grands cercles autour de lui et de Blanche. Une pluie de bêtes éventrées, coupées en deux, décapitées, tombe à leurs pieds, aussitôt recouvertes d'un troupeau frémissant qui suce leurs cadavres. Une ruade du cheval passe à deux doigts de la poitrine de Blanche, creuse un grand trou dans l'épaisseur des ignobles bêtes. François se taille un chemin vers le quadrupède, l'attrape par les naseaux, lui enfonce son couteau dans l'œil, jusqu'à la cervelle. Il perce de vingt coups de couteau le malheureux cheval abattu. Ce sont autant de sources de sang sur lesquelles se précipitent les rats volants. Autour des hommes, leur volée se fait moins épaisse. François rassemble son monde. Le garde pleureur a succombé. Il ne forme plus sur le sol qu'une masse grouillante agitée de soubresauts. François ordonne de fuir vers la rivière. Ceux qui tout à l'heure étaient à demi morts de fatigue courent maintenant. La peur leur donne des forces nouvelles. Dès qu'ils s'arrêtent, les vols mous soufflent de nouveau leurs joues. La nuit en est pleine. Fillon tombe. Un drap mouvant s'abat sur lui. François écrase les bêtes à coups de talon, relève l'homme, le secoue. Fillon fait un geste de renoncement, se laisse retomber.

Colette, la première mordue, a l'oreille droite percée. Elle tremble d'horreur. Elle n'a pas retrouvé son courage. Une aile la frappe au visage. Elle s'arrête, crie, s'enferme la tête dans les bras. Teste la prend par la main et l'entraîne de nouveau. Elle résiste, elle ne veut pas fuir, le danger est devant autant que derrière, partout où l'air porte les bêtes voraces. Colette veut se cacher. Elle s'assied par terre, se referme sur elle-même en un tas, la figure dans les genoux. Des griffes fouillent ses cheveux. Elle hurle, quitte sa combinaison pour s'envelopper la tête. Les bêtes se jettent sur sa douce poitrine, mordent, déchirent. Tout leur vol ivre tête le sang. Colette hurle, appelle la mort, se roule au sol.

Teste crie : « Le couteau ! »

François trouve sa main dans la nuit, le lui donne. Teste se jette à terre, écarte le grouillement, cherche la gorge blessée, y enfonce la lame et la paix.

François se baisse à son tour. Teste ne s'est pas relevé. Sur le corps de celle qu'il aime, il s'est percé le cœur. François arrache le couteau de ses côtes. Le couteau est trop nécessaire, pour se défendre, jusqu'à l'aube, ou pour mourir. [...]

## Marie- Hélène Delval

(1944-)

### Extrait du roman Les chats

[...] Je marchais sur un sentier montant vers le sommet d'une colline. Un vent de tempête miaulait autour de moi comme une horde de chats furieux, tordant les branches des arbres dont je devinais dans les ténèbres les mouvements désespérés.

Le sentier montait toujours, traversant un bois inconnu et en même temps étrangement familier. J'avais peur, mais il me fallait avancer. Quelque chose m'attendait au sommet de cette colline, quelque chose que je ne voulais pas voir, et que pourtant je devais affronter, quelque chose de noir et de terrible.

Je marchais. Et dans les hurlements du vent, je percevais un nom répété par mille voix, comme une incantation. Mais ce nom, je ne le comprenais pas.

Puis, soudain, ce fut le silence terrifiant. Le vent et les voix s'étaient tus. Sur le sommet dénudé de la colline était dressée une haute pierre noire dont les contours se dessinaient vaguement dans l'obscurité. La forme de cette pierre m'évoquait... quoi donc ?

Tout à coup, un éclair a illuminé la nuit, et j'ai vu : un chat ! La pierre représentait un chat gigantesque assis dans cette pose d'idole que j'avais tant de fois observée.

Comme si l'éclair avait donné vie à la pierre, deux yeux se sont allumés dans la tête de la bête, deux prunelles aux reflets de vif-argent. La gueule de pierre s'est ouverte sur un miaulement horrible. Le ciel s'est déchiré, vomissant des nuées incandescentes. Des astres tombant en longs traits de feu explosaient autour de moi comme des bombes, incendiant notre petite ville que je voyais là-bas, au pied de la colline, se tordre dans un brasier de fin du monde, tandis que l'abominable miaulement sortait sans fin de la gueule de la bête.

Alors j'ai compris que l'enfer était venu prendre possession de notre terre.

Renversant la tête en arrière, j'ai hurlé, hurlé, hurlé... [...]



## Marguerite Duras

(1914-1996)

### Extrait de L'Amant (1984)

[...] C'est une des longues avenues de Vinhlong qui se termine sur le Mekong. C'est une avenue toujours déserte le soir. Ce soir-là comme presque chaque soir il y a une panne d'électricité. Tout commence par là. Dès que j'atteins l'avenue, que le portail est refermé derrière moi, survient la panne de lumière. Je cours. Je cours parce que j'ai peur de l'obscurité. Je cours de plus en plus vite. Et tout à coup je crois entendre une autre course derrière moi. Et tout à coup je suis sûre que derrière moi quelqu'un court dans mon sillage. Tout en courant je me retourne et je vois. C'est une très grande femme, très maigre, maigre comme la mort et qui rit et qui court. Elle est pieds nus, elle court après moi pour me rattraper. Je la reconnais, c'est la folle du poste, la folle de Vinhlong. Pour la première fois je l'entends, elle parle la nuit, le jour elle dort, et souvent là dans cette avenue, devant le jardin. Elle court en criant dans une langue que je ne connais pas. La peur est telle que je ne peux pas appeler. Je dois avoir huit ans. J'entends son rire hurlant et ses cris de joie, c'est sûr qu'elle doit s'amuser de moi. Le souvenir est celui d'une peur centrale. Dire que cette peur dépasse mon entendement, ma force, c'est peu dire. Ce que l'on peut avancer, c'est le souvenir de cette certitude de l'être tout entier, à savoir que si la femme me touche, même légèrement, de la main, je passerai à mon tour dans un état bien pire que celui de la mort, l'état de folie. J'ai atteint le jardin des voisins, la maison, j'ai monté les marches et je suis tombée dans l'entrée. Je suis plusieurs jours ensuite sans pouvoir raconter du tout ce qui m'est arrivé. [...]

## Danièle Fossète

(1954-)

Extrait du roman *Je ne veux pas aller au tableau !* (1997)

« Aujourd’hui, c’est jeudi, j’ai mal au ventre.

— Tu as mangé trop de chocolat, me dit maman.

Mais moi, je sais bien que le chocolat ne donne pas mal au ventre seulement le jeudi. Papa pense que j’invente une raison de rester à la maison au lieu d’aller à l’école, parce que je suis paresseux. Moi, je veux bien être courageux, mais je n’y peux rien : mon ventre ne l’est pas. Mes parents sont contents quand ils trouvent tout seuls des explications parce que comme ça, ils se croient très grands. Mais s’ils me demandaient, je pourrais leur expliquer ce que mon ventre veut dire. En fait, c’est le jeudi que la maîtresse envoie un élève au tableau pour corriger les mathématiques et moi, j’ai très peur d’aller au tableau. Et quand j’ai peur, je ne sais même plus compter. Je ne peux pas en parler à mes copains, ils se moqueraient de moi ! Je suis sûrement le seul à avoir peur et j’ai honte. Je ne peux pas non plus en parler à la maîtresse : elle me dirait que je n’ai pas bien appris mes tables d’addition. Pourtant, je les ai revues avec mon grand frère. Rien qu’en pensant à ma copine Pauline qui récite tout par cœur quand elle va au tableau, je me sens tellement nul que mon ventre est encore plus malade. Dans le bus qui nous amène à l’école, tout le monde rit et parle ; mais moi, je n’arrive pas à penser à autre chose qu’à ce maudit tableau. Je m’installe dans la classe et le supplice commence. La maîtresse regarde tous les élèves et cherche une victime. »

---

## Anne Frank

(1929-1945)

Extrait du *Journal d’Anne Frank* (1942-1944)

Mardi 11 avril 1944

[...] De toute évidence, le couple à la lampe de poche avait prévenu la police ; c’était le dimanche soir, le soir du jour de Pâques, le lendemain personne au bureau, donc personne ne pouvait rien faire avant mardi matin. Imagine-toi deux nuits et un jour à vivre dans l’angoisse ! Nous ne pensions à rien, restions assis là dans l’obscurité totale car Madame, de peur, avait complètement dévissé l’ampoule, les voix chuchotaient, à chaque craquement on entendait des “chut, chut”. Dix heures et demie, onze heures passèrent, pas un son, chacun leur tour, Papa et Van Daan vinrent nous voir. Puis à onze heures et quart, des bruits en bas. Chez nous, on entendait distinctement respirer toute la famille, pour le reste nous étions immobiles. Des pas dans la maison, dans le bureau privé, dans la cuisine, puis... dans notre escalier, tout le monde retenait son souffle, huit cœurs battaient à tout rompre, des pas dans notre escalier, puis des secousses à notre porte-bibliothèque. Moment indescriptible.

« Nous sommes perdus ! » dis-je, et je nous voyais tous les huit, emmenés la nuit même par la Gestapo. Secousses à la porte-bibliothèque, à deux reprises, puis une boîte tomba, les pas s’éloignèrent, pour l’instant nous étions sauvés ! Un frisson nous parcourut tous, sans en distinguer la provenance j’entendis des claquements de dents, personne ne disait plus rien, nous sommes restés assis ainsi jusqu’à onze heures et demie. [...]



# Benoîte et Flora Groult

Benoîte Groult  
(1920-2016) Flora  
Groult (1924-2001)  
**Journal à  
quatre mains  
(1958)**

À Paris

Benoîte - 6 mai 40

La guerre devient sérieuse. Mais on a moins peur qu'en septembre parce qu'on a eu le temps d'appivoiser le mot, donc la chose [...].

Flora - 12 mai 40

[...] L'angoisse rôde dans la maison et on a du mal à faire et à penser comme si de rien n'était. Je me demande où en sera le monde, notre monde, mettons... dimanche prochain et j'essaie d'aimer pour toujours ce que je ne reverrai peut-être pas de sitôt.

Et dire que malgré tout il faut faire ses devoirs !

À Concarneau, chez les grands-parents

Flora - 10 juin 40

[...] J'ai tant rêvé en voyant partir Benoîte au bal, flanquée de ses "danseurs" et j'attendais avec tant d'impatience mon tour. Et voilà que je n'aurai peut-être pas de tour ?

Flora - 28 juin 40

Malheur universel ! Pourquoi le ciel est-il si bleu ? Je sens bien que nous changeons tous tant que nous sommes et chacun à notre façon. L'inquiétude rôde et le doute naît. On regarde son voisin avec suspicion. Les Allemands sont entre nous et l'on ne sait pas encore ce que l'autre pense. Tous les bruits sonnent louche. Bref, la peur est là ; une petite peur qui n'a pas encore pris tournure, mais on sent qu'un rien peut y mettre le feu. [...]

À Paris

Benoîte – Dimanche 31 janvier 41

J'ai vingt ans aujourd'hui. Je regretterai toute ma vie mes vingt ans, dit-on. Et pourtant qu'en ai-je fait ? Une nouvelle année s'entrouvre devant moi sans horizon, sans points de repère. La guerre est sur nous comme un couvercle qu'on n'a aucun espoir de voir se lever. Elle a un goût d'éternité ; c'est un goût amer. On se demande pourquoi cela changerait : notre défaite s'organise, s'installe, se perfectionne chaque jour. Et ma jeunesse se grignote, sans laisser de souvenirs. Flora a seize ans, il n'y a pas péril en la demeure. Mais moi je serai une femme sans avoir été une jeune fille, défraîchie sans avoir fleuri, comme ces boutons de camélia malade qui se fanent encore fermés, clos sur un secret que personne ne déchiffrera. [...]

Benoîte - 9 juin 41

[...] Ce matin, l'Angleterre a attaqué la Syrie. On téléphone aux amis avec une sourde allégresse dans la voix. C'est la première fois que l'Angleterre prend l'initiative d'une opération militaire. Peut-être la vapeur commence-t-elle à se renverser ?

C'est Beaudoin qui est venu nous l'annoncer et nous apporter le disque Sambre et Meuse. Nous nous énervons au son de cette marche, ridicule en temps de paix (mais en ce moment nous sommes fragiles, côté clairon) et nous sommes prêtes à partir. Avec qui ? Où ? Il va se passer des choses tragiques mais prodigieuses.

Flora - 5 septembre 41

Tout à l'heure, émotion rouge. Nous venions de dîner chez Bijou et, volets clos, nous écoutions la radio anglaise : les Français parlaient aux Français que nous sommes. Nous étions regroupés autour du poste, le cadre antibrouillage en bonne place quand brusquement, un coup de poing d'une fameuse violence a ébranlé la fenêtre et une voix allemande a crié quelque chose. J'ai eu une peur véritable qui m'a envahie entièrement. Quelle douleur diffuse, la peur !

## Benoîte et Flora Groult

Benoîte Groult  
(1920-2016) Flora  
Groult (1924-2001)

### Journal à quatre mains (1958)

Une seule pensée dans ma tête : « Ça y est ! C'est peut-être notre dernière minute de vie libre. » Papa a fermé le poste et lancé l'antenne sous le canapé et nous avons attendu immobiles, que quelque chose se passe. Il y a eu une minute de silence qui a duré un an et puis une tête teutonnes est apparue au carreau en hurlant : « Licht ». Nos volets étaient mal clos, c'est tout. Et il était loin déjà, l'Allemand, que nous tremblions encore, chacun à sa façon.

Il y a des instants déterminants dans la vie des êtres. Merci, ciel, que celui-ci n'ait été pour nous qu'une fausse alerte. Mais j'ai été intéressée par les manifestations physiques de ma peur. Avant d'avoir pu opposer la moindre résistance, j'ai été investie tout entière par la panique et j'ai trouvé vraie la famille d'expressions toutes faites que l'on emploie en pareille circonstance, car moi aussi, "mon sang n'a fait qu'un tour", j'ai eu "les jambes coupées, la tête vide" et j'ai "vieilli de cent ans".

---

## Victor Hugo

(1802-1885)  
Le Loup-Garou

Enfin, vient ma nuit préférée !  
La nuit de la pleine lune...  
Nuit où on rencontre aussi des fées,  
Aimant la lumière blanche de cet astre nocturne.

Je sens mes sens s'alerter,  
Mon côté animal se développer...  
S'agit-il d'une malédiction ?  
Je n'en ai pas la conviction.

Mon corps va se transformer, mes vêtements se déchirer,  
Je vais devenir plus grand, plus puissant...  
Et je vais ressentir ce besoin de sang,  
Avant de me mettre à hurler.

Je vais fuir les lumières de la ville,  
Et courir vers la forêt,  
Où il me sera plus facile,  
De me cacher, de ne pas me faire repérer.

Et puis, je vais me mettre à chasser,  
Et vous ne pourrez pas m'échapper.  
Où que vous soyez, n'importe où...  
Je vais vous retrouver, car je suis un Loup-Garou...

J'ai une préférence pour les jeunes femmes,  
J'aime les maîtriser et les mordre au cou,  
Mais... ne vous inquiétez pas madame,  
Je vous garderai en vie, ma compagne je veux faire de vous.

Et avant le petit matin,  
À moins que quelqu'un ne vous trouve,  
J'en suis certain,  
Vous serez devenue ma louve...

# Victor Hugo

(1802-1885)

## Les Misérables (1862)

Deuxième partie  
COSETTE  
livre troisième –  
Accomplissement  
de la promesse  
faite à la morte

### V - La petite toute seule

Comme l'auberge Thénardier était dans cette partie du village qui est près de l'église, c'était à la source du bois du côté de Chelles que Cosette devait aller puiser de l'eau.

Elle ne regarda plus un seul étalage de marchand. Tant qu'elle fut dans la ruelle du Boulanger et dans les environs de l'église, les boutiques illuminées éclairaient le chemin, mais bientôt la dernière lueur de la dernière baraque disparut. La pauvre enfant se trouva dans l'obscurité. Elle s'y enfonça. Seulement, comme une certaine émotion la gagnait, tout en marchant elle agitait le plus qu'elle pouvait l'anse du seau. Cela faisait un bruit qui lui tenait compagnie.

Plus elle cheminait, plus les ténèbres devenaient épaisses. Il n'y avait plus personne dans les rues. [...] Tant qu'elle eut des maisons et même seulement des murs des deux côtés de son chemin, elle alla assez hardiment. De temps en temps, elle voyait le rayonnement d'une chandelle à travers la fente d'un volet, c'était de la lumière et de la vie, il y avait là des gens, cela la rassurait. Cependant, à mesure qu'elle avançait, sa marche se ralentissait comme machinalement. [...] aller plus loin que la dernière maison, cela devenait impossible. Elle posa le seau à terre, plongea sa main dans ses cheveux et se mit à se gratter lentement la tête, geste propre aux enfants terrifiés et indécis. Ce n'était plus Montfermeil, c'étaient les champs. L'espace noir et désert était devant elle. Elle regarda avec désespoir cette obscurité où il n'y avait plus personne, où il y avait des bêtes, où il y avait peut-être des revenants. Elle regarda bien, et elle entendit les bêtes qui marchaient dans l'herbe, et elle vit distinctement les revenants qui remuaient dans les arbres. Alors elle ressaisit le seau, la peur lui donnait de l'audace : – Bah! dit-elle, je lui dirai qu'il n'y avait plus d'eau! – Et elle rentra résolument dans Montfermeil.

À peine eut-elle fait cent pas qu'elle s'arrêta encore, et se remit à se gratter la tête. Maintenant, c'était la Thénardier qui lui apparaissait ; la Thénardier hideuse avec sa bouche de hyène et la colère flamboyante dans les yeux. L'enfant jeta un regard lamentable en avant et en arrière. Que faire ? que devenir ? où aller ? Devant elle le spectre de la Thénardier ; derrière elle tous les fantômes de la nuit et des bois. Ce fut devant la Thénardier qu'elle recula. Elle reprit le chemin de la source et se mit à courir. Elle sortit du village en courant, elle entra dans le bois en courant, ne regardant plus rien, n'écoulant plus rien. Elle n'arrêta sa course que lorsque la respiration lui manqua, mais elle n'interrompit point sa marche. Elle allait devant elle, éperdue.

Tout en courant elle avait envie de pleurer.

Le frémissement nocturne de la forêt l'enveloppait tout entière. Elle ne pensait plus, elle ne voyait plus. L'immense nuit faisait face à ce petit être. D'un côté, toute l'ombre ; de l'autre, un atome.

Il n'y avait que sept ou huit minutes de la lisière du bois à la source. Cosette connaissait le chemin pour l'avoir fait plusieurs fois le jour. Chose étrange, elle ne se perdit pas. Un reste d'instinct la conduisait vaguement. Elle ne jetait cependant les yeux ni à droite ni à gauche, de crainte de voir des choses dans les branches et dans les broussailles. Elle arriva ainsi à la source. [...]



## Victor Hugo

(1802-1885)

### Les Misérables (1862)

Deuxième partie  
COSETTE  
livre troisième –  
Accomplissement  
de la promesse  
faite à la morte

Cosette ne prit pas le temps de respirer. Il faisait très noir, mais elle avait l'habitude de venir à cette fontaine. Elle chercha de la main gauche dans l'obscurité un jeune chêne incliné sur la source qui lui servait ordinairement de point d'appui, rencontra une branche, s'y suspendit, se pencha et plongea le seau dans l'eau. Elle était dans un moment si violent que ses forces étaient triplées. [...] Elle retira le seau presque plein et le posa sur l'herbe.[...]

Un vent froid soufflait de la plaine. Le bois était ténébreux, sans aucun froissement de feuilles, sans aucune de ces vagues et fraîches lueurs de l'été. De grands branchages s'y dressaient affreusement. Des buissons chétifs et difformes sifflaient dans les clairières. Les hautes herbes fourmillaient sous la bise comme des anguilles. Les ronces se tordaient comme de longs bras armés de griffes cherchant à prendre des proies. Quelques bruyères sèches, chassées par le vent, passaient rapidement et avaient l'air de s'enfuir avec épouvante devant quelque chose qui arrivait. De tous les côtés il y avait des étendues lugubres.[...]

---

## Étienne Jodelle

(1532-1573)

### Comme un qui s'est perdu...

*Le sonnet qui suit avait été épinglé sur le mur de son bureau par le poète René Char, alors responsable d'un réseau de Résistance durant la seconde guerre mondiale.*

Comme un qui s'est perdu dans la forêt profonde  
Loin de chemin, d'orée et d'adresse, et de gens :  
Comme un qui en la mer grosse d'horribles vents  
Se voit presque engloutir des grands vagues de l'onde :

Comme un qui erre aux champs, lorsque la nuit au monde  
Ravit toute clarté, j'avais perdu longtemps  
Voie, route et lumière et presque avec le sens,  
Perdu longtemps l'objet, où plus mon heur se fonde.

Mais quand on voit – ayant ces maux fini leur tour –  
Aux bois, en mer, aux champs, le bout, le port, le jour,  
Ce bien présent plus grand que son mal on vient croire.

Moi donc qui ai tout tel en votre absence été,  
J'oublie, en revoyant votre heureuse clarté,  
Forêt, tourment, et nuit, longue, orageuse, et noire.

Les Amours, 30, « L'Amour obscur », posth . 1574.

**Dean Koontz**

(1945 -)

**Tic Tac (1996)**

[...] Il alluma sa radio. Un bon vieux rock and roll lui rendrait sa belle humeur. Mais il avait dû déplacer le sélecteur de la station qu'il écoutait tout à l'heure : le poste n'émettait plus qu'un chuintement qu'on ne pouvait confondre avec des parasites ordinaires, un bruit assez lointain d'eau qui tombe en grande quantité sur une barre de rochers en pente.[...]

La voiture ne lui appartenait que depuis quelques heures, et la radio était déjà en panne.

Maugréant à mi-voix, il tripota tous les boutons dans l'espoir de trouver les Beach Boys, les Isley Brothers, Sam Cooke, Roy Orbison, ou même des vedettes actuelles comme Phil Collins ou Annie Lennox, après tout. Nom d'un chien, il se serait contenté d'une entraînante polka. [...]

Il voulut éteindre le poste, le bruit continua avec la même intensité. Il était pourtant certain d'avoir pressé la bonne touche. Il la pressa une seconde fois, sans plus d'effet.

Peu à peu, la nature de ce bruit s'était modifiée. Son clapotis-gargouillis crépitant, qui tenait aussi du grondement sifflant, évoquait moins la chute d'eau que la rumeur distante d'une foule quand s'élève la voix de la multitude pour acclamer ou pour chanter. Ce pouvait être également le charivari d'une populace en colère, et prête à tout.[...]

Des voix. Oui, c'étaient bien des voix. Par centaines, par milliers peut-être. Des voix d'hommes, de femmes, des voix fragiles d'enfants. Pleurs désespérés, appels à l'aide, cris de panique, plaintes angoissées, il croyait entendre tout cela qui résonnait à l'infini, mais de façon étouffée, comme de l'autre bord d'un gouffre immense ou du tréfonds de noirs abysses.

Ces voix qui l'emplissaient d'effroi avaient aussi, curieusement, quelque chose d'attirant, d'hypnotique presque. Il se surprit à fixer trop longtemps le poste de radio, ce qui détournait dangereusement son attention de la route ; il devait s'en arracher pour se concentrer sur la circulation quelques instants à peine, avant de revenir au poste qui luisait doucement.

Et voici que derrière le mugissement étouffé de la multitude s'élevait une voix caverneuse, déformée, une voix totalement autre... infiniment étrange, impérieuse, exigeante. Une voix grave et grasse qui n'avait rien d'humain, éructant des mots quasiment incompréhensibles, comme englués de mucosités.

Allons, allons ! Son imagination s'emballait. Des parasites ordinaires, de la neige électronique, voilà ce qui sortait de ses haut-parleurs. Rien que de très banal.

Malgré l'impression de froid glacial qui persistait, Tommy sentit brusquement la sueur lui perler au front et au cuir chevelu. Ses paumes aussi étaient moites.

Il avait assurément pressé tous les boutons du tableau radio, et le bourdonnement du chœur fantomatique ne se taisait pas.

« Zut, alors ! »

## Dean Koontz

(1945 -)

### Tic Tac (1996)

Il serra le poing droit et l'abattit à plat sur le tableau, pas assez fort pour se faire mal, mais de façon à frapper trois ou quatre touches à la fois.

D'instant en instant, l'articulation gutturale, déformée de cette voix étrangement oppressante se précisait, sans que Tommy parvienne tout à fait à comprendre ce qu'elle disait.

Il tapa encore du poing sur le poste, et eut la surprise de s'entendre pousser un cri étranglé de désespoir.

---

## Louis LIARD

### Peur d'enfant

J'avais une douzaine d'années ; j'étais allé à la forêt, à une lieue de la ville, prendre des nouvelles de mon oncle, le garde-forestier, qui était malade.

Je revenais à la tombée de la nuit ; la route était déserte.

Tout à coup, j'entendis derrière moi des pas précipités, une sorte de galop que je ne reconnaissais pas. Ce n'était pas un cavalier, ce n'était pas non plus la course d'un homme.

La peur me prit et, l'imagination aidant, je me figurais quelque bête monstrueuse à ma poursuite. Je me mis à courir à toutes jambes. Plus je courais, plus le galop semblait se rapprocher, plus les formes de la bête, que je ne voyais pas pourtant, me paraissaient grandir et devenaient effrayantes.

Dans ma fuite, je me heurtai à une pierre et je tombai.

Le galop s'arrêta net, mais si près de moi qu'un frisson me secoua tout le corps.

À la fin, n'entendant plus rien, je pris mon courage à deux mains, je me relevai et regardai derrière moi...

L'âne de mon oncle était tranquillement arrêté à deux pas de moi, droit sur ses quatre pattes.

J'eus honte de ma couardise. Je pris la bête échappée par le licol et la ramenai à son écurie, me jurant bien qu'on ne me reprendrait plus à trembler de la sorte.

*Louis Liard, né le 22 août 1846 à Falaise et mort le 21 septembre 1917 à Paris, est un philosophe et administrateur français. Élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques en 1903.*



## Guy de Maupassant

(1850-1893)

### Extrait de La peur

Du recueil La Bécasse et autres contes (1883)

[...] La peur (et les hommes les plus hardis peuvent avoir peur), c'est quelque chose d'effroyable, une sensation atroce, comme une décomposition de l'âme, un spasme affreux de la pensée et du cœur, dont le souvenir seul donne des frissons d'angoisse. Mais cela n'a lieu, quand on est brave, ni devant une attaque, ni devant la mort inévitable, ni devant toutes les formes connues du péril : cela a lieu dans certaines circonstances anormales, sous certaines influences mystérieuses, en face de risques vagues. La vraie peur, c'est quelque chose comme une réminiscence des terreurs fantastiques d'autrefois. Un homme qui croit aux revenants, et qui s'imagine apercevoir un spectre dans la nuit, doit éprouver la peur en toute son épouvantable horreur.

Moi, j'ai deviné la peur en plein jour, il y a dix ans environ. Je l'ai ressentie, l'hiver dernier, par une nuit de décembre.

Et, pourtant, j'ai traversé bien des hasards, bien des aventures qui semblaient mortelles. Je me suis battu souvent. J'ai été laissé pour mort par des voleurs. J'ai été condamné, comme insurgé, à être pendu, en Amérique, et jeté à la mer du pont d'un bâtiment sur les côtes de Chine. Chaque fois je me suis cru perdu, j'en ai pris immédiatement mon parti, sans attendrissement et même sans regrets.

Mais la peur, ce n'est pas cela.[...]



## Guy de Maupassant

(1850-1893)

### Le Horla (1886)

*Dans le Horla, le narrateur tient un journal ; il y fait part d'un trouble mystérieux : « À mesure qu'approche le soir, une inquiétude incompréhensible m'envahit, comme si la nuit cachait pour moi une menace terrible ». De jour en jour, le malaise se poursuit, il sent autour de lui une "présence", "quelqu'un" ... Hallucination ? Folie ? Pourtant, une nuit, l'eau et le lait posés sur la table ont été bus : « On avait donc bu cette eau ? Qui ? Moi ? » écrit-il le 5 juillet.*

[...] 6 août. — Cette fois, je ne suis pas fou. J'ai vu... j'ai vu... j'ai vu !... Je ne puis plus douter... j'ai vu !... J'ai encore froid jusque dans les ongles... j'ai encore peur jusque dans les moelles... j'ai vu !...

Je me promenais à deux heures, en plein soleil, dans mon parterre de rosiers... dans l'allée des rosiers d'automne qui commencent à fleurir.

Comme je m'arrêtais à regarder un géant des batailles, qui portait trois fleurs magnifiques, je vis, je vis distinctement, tout près de moi, la tige d'une de ces roses se plier, comme si une main invisible l'eût tordue, puis se casser, comme si cette main l'eût cueillie ! Puis la fleur s'éleva, suivant une courbe qu'aurait décrite un bras en la portant vers une bouche, et elle resta suspendue dans l'air transparent, toute seule, immobile, effrayante tache rouge à trois pas de mes yeux.

Éperdu, je me jetai sur elle pour la saisir ! Je ne trouvai rien ; elle avait disparu. Alors je fus pris d'une colère furieuse contre moi-même ; car il n'est pas permis à un homme raisonnable et sérieux d'avoir de pareilles hallucinations.

## Guy de Maupassant

(1850-1893)

### Le Horla (1886)

Mais était-ce bien une hallucination ? Je me retournai pour chercher la tige, et je la retrouvai immédiatement sur l'arbuste, fraîchement brisée, entre les deux autres roses demeurées à la branche.

Alors, je rentrai chez moi l'âme bouleversée, car je suis certain, maintenant, certain comme de l'alternance des jours et des nuits, qu'il existe près de moi un être invisible, qui se nourrit de lait et d'eau, qui peut toucher aux choses, les prendre et les changer de place, doué par conséquent d'une nature matérielle, bien qu'imperceptible pour nos sens, et qui habite comme moi, sous mon toit...[...]

## Jacques Salomé

(1935-)

### Le magicien des peurs

Il était une fois, une seule fois, dans un des pays de notre monde, un homme que tous appelaient le Magicien des Peurs.

Ce qu'il faut savoir, avant d'en dire plus, c'est que toutes les femmes, tous les hommes et tous les enfants de ce pays étaient habités par des peurs innombrables. Peurs très anciennes, venues du fond de l'humanité, quand les hommes ne connaissaient pas encore le rire, l'abandon, la confiance et l'amour. Peurs plus récentes, issues de l'enfance de chacun, quand l'incompréhensible de la réalité se heurte à l'innocence d'un regard à l'étonnement d'une parole, à l'émerveillement d'un geste ou à l'épuisement d'un sourire.

Ce qui est sûr, c'est que chacun, dès qu'il entendait parler du Magicien des Peurs, n'hésitait pas à entreprendre un long voyage pour le rencontrer. Espérant ainsi pouvoir faire disparaître, supprimer les peurs qu'il ou elle portait dans son corps, dans sa tête.

Nul ne savait comment se déroulait la rencontre. Il y avait chez ceux qui revenaient du voyage, beaucoup de pudeur à partager ce qu'ils avaient vécu. Ce qui est certain, c'est que le voyage du retour était toujours plus long que celui de l'aller.

Un jour, un enfant révéla le secret du Magicien des Peurs. Mais ce qu'il en dit parut si simple, si incroyablement simple, que personne ne le crut.

« Il est venu vers moi, raconta-t-il, m'a pris les deux mains dans les siennes et m'a chuchoté :

“Derrière chaque peur, il y a un désir. Il y a toujours un désir sous chaque peur, aussi petite ou aussi terrifiante soit-elle ! Il y a toujours un désir, sache-le”.

« Il avait sa bouche tout près de mon oreille et il sentait le pain d'épices » confirma l'enfant.

« Il m'a dit aussi :

“Nous passons notre vie à cacher nos désirs, c'est pour cela qu'il y a tant de peurs dans le monde. Mon travail, et mon seul secret, c'est de permettre à chacun d'oser retrouver, d'oser entendre et d'oser respecter le désir qu'il y a sous chacune de ses peurs”.

# Jacques Salomé

(1935-)

## Le magicien des peurs

L'enfant, en racontant tout cela, sentait bien que personne ne le croyait. Et il se mit à douter à nouveau de ses propres désirs. Ce ne fut que bien des années plus tard qu'il retrouva la liberté de les entendre, de les accepter en lui.

Cependant, un jour, un homme décida de mettre le Magicien des Peurs en difficulté. Oui, il voulait le mettre en échec. Il fit le voyage, vint à lui avec une peur qu'il énonça ainsi :

« J'ai peur de mes désirs ! »

Le Magicien des Peurs lui demanda :

« Peux-tu me dire le désir le plus terrifiant qu'il y a en toi ?

— J'ai le désir de ne jamais mourir, murmura l'homme.

— En effet, c'est un désir terrible et fantastique que tu as là. »

Puis, après un temps de silence, le Magicien des Peurs suggéra :

« Et quelle est la peur qu'il y a en toi, derrière ce désir ? Car derrière chaque désir, il y a aussi une peur qui s'abrite et parfois même plusieurs peurs. »

L'homme dit d'un seul trait :

« J'ai peur de ne pas avoir le temps de vivre toute ma vie.

— Et quel est le désir de cette peur ?

— Je voudrais vivre chaque instant de ma vie de la façon la plus intense, la plus vivante, la plus joyeuse, sans rien gaspiller.

— Voilà donc ton désir le plus redoutable », murmura le Magicien des Peurs.

Écoute-moi bien. Prends soin de ce désir, c'est un désir précieux, unique. Vivre chaque instant de sa vie de la façon la plus intense, la plus vivante, la plus joyeuse, sans rien gaspiller, c'est un très beau désir. Si tu respectes ce désir, si tu lui fais une place réelle en toi, tu ne craindras plus de mourir. Va, tu peux rentrer chez toi. »



## George Sand

(1804-1876)

### Extrait du conte Les ailes du courage (1872)

[...] Soit à cause de sa boiterie, soit parce qu'il n'était pas naturellement brave, Clopinet ne s'éloignait guère de la maison et ne faisait rien pour accorder son courage avec sa curiosité. Un jour que l'oncle marin était venu voir la famille et que Clopinet parlait d'aller voir la mer avec lui, si son papa voulait bien le permettre :

— Toi ? dit le père Doucy en riant : tais-toi donc ! tu ne sais pas marcher et tu as peur de tout. Ne vous embarrassez jamais de ce gamin-là, beau-frère ! c'est un malingre et un poltron. L'an dernier, il s'est caché tout un jour dans les fagots, parce qu'il a vu passer un ramoneur un peu barbouillé qu'il a pris pour le diable. Il ne peut pas voir sans crier le tailleur qui vient faire nos habits, parce qu'il est bossu. Un chien qui grogne, une vache qui le regarde, une pomme qui tombe, le voilà qui s'envole. On peut bien dire que c'en est un qui est venu au monde avec des ailes de la peur attachées aux épaules.

— Ça passera, ça passera, répondit l'oncle Laquille [...] ; quand on est enfant, on a des ailes de peur ; plus tard, il vous en pousse d'autres.

Ces paroles étonnèrent beaucoup le petit Clopinet.

— Je n'ai point d'ailes, dit-il, mon papa se moque ! mais peut-être qu'il m'en pousserait, si j'allais sur la mer !

— Alors, reprit le père Doucy, ton oncle devrait en avoir ? Dis-lui donc de te les montrer !

• J'en ai quand il en faut, reprit le marin d'un air modeste ; mais ce sont des ailes de courage pour voler au danger. [...]

---

## Antoine de Saint-Exupéry

(1900-1944)

### Extrait du chapitre XI de Vol de nuit (1931)

*Rivière est le responsable du service de l'Aéropostale sur l'aéroport de Buenos-Aires. Il a convoqué un pilote.*

Rivière le reçoit :

« Vous m'avez fait une blague à votre dernier courrier. Vous m'avez fait demi-tour quand les météo étaient bonnes : vous pouviez passer. Vous avez eu peur ? »

Le pilote surpris se tait. Il frotte l'une contre l'autre, lentement, ses mains. Puis il redresse la tête, et regarde Rivière bien en face :

« Oui. »

Rivière a pitié, au fond de lui-même, de ce garçon si courageux qui a eu peur. Le pilote tente de s'excuser.

« Je ne voyais plus rien. Bien sûr, plus loin... peut-être... la T.S.F. disait... Mais ma lampe de bord a faibli, et je ne voyais plus mes mains. J'ai voulu allumer ma lampe de position pour au moins voir l'aile : je n'ai rien vu. Je me sentais au fond d'un grand trou dont il était difficile de remonter. Alors mon moteur s'est mis à vibrer.

## Antoine de Saint-Exupéry

(1900-1944)

Extrait du chapitre XI de Vol de nuit (1931)

— Non.

— Non ?

— Non. Nous l'avons examiné depuis. Il est parfait. Mais on croit toujours qu'un moteur vibre quand on a peur.

— Qui n'aurait pas eu peur ! Les montagnes me dominaient. Quand j'ai voulu prendre de l'altitude, j'ai rencontré de forts remous. Vous savez quand on ne voit rien... les remous... Au lieu de monter j'ai perdu cent mètres. Je ne voyais même plus le gyroscope, même plus les manomètres. Il me semblait que mon moteur baissait de régime, qu'il chauffait, que la pression d'huile tombait... Tout ça dans l'ombre, comme une maladie. J'ai été bien content de revoir une ville éclairée.

— Vous avez trop d'imagination. Allez. »

Et le pilote sort. [...]

---

## Paul Verlaine

(1844-1896)

Extrait du recueil Romances sans paroles (1874)

### A poor young shepherd

J'ai peur d'un baiser  
Comme d'une abeille.  
Je souffre et je veille  
Sans me reposer :  
J'ai peur d'un baiser !

Pourtant j'aime Kate  
Et ses yeux jolis.  
Elle est délicate,  
Aux longs traits pâlis.  
Oh ! que j'aime Kate !

C'est Saint-Valentin !  
Je dois et je n'ose  
Lui dire au matin...  
La terrible chose  
Que Saint-Valentin !

Elle m'est promise,  
Fort heureusement !  
Mais quelle entreprise  
Que d'être un amant  
Près d'une promesse !

J'ai peur d'un baiser  
Comme d'une abeille.  
Je souffre et je veille  
Sans me reposer :  
J'ai peur d'un baiser !

## ET DE TROIS, C'EST ASSEZ

L'émotion fut à son comble lorsque la boulangère du 13 quai de Jemmapes découvrit le corps de Valentine Pinon au pied de sa boutique, dissimulé sous un tas de feuilles d'orme, mortes elles aussi, dont le camaïeu de roux, de rouge alizarine et de jaune abricot lui faisait un linceul automnal. La belle avait été étranglée avec sa propre étole en chinchilla de synthèse. Fait étrange, le meurtre était signé comme ceux, récents, de deux de ses malheureuses collègues de trottoir : une fine tige d'acier plantée dans le cœur, une sorte d'aiguille à tricoter.

« Aiguille à tricot ? Baleine de parapluie plutôt ! » déclara le professeur honoraire Henri Bosh au petit groupe d'habitues du café voisin des lieux du crime. Éminent helléniste, polyglotte de surcroît, pilier de bar et amateur d'amours vénales en dépit de son âge, le professeur avait le souci de la vérité et le sens de la rime.

Et chacun de soupeser en expert les avantages et les inconvénients des deux procédés. Une forte majorité rallia finalement le camp des aiguilles. Plus faciles à se procurer. Plus rigides aussi. Le professeur, partisan de l'arme cétacée, vexé, se leva, paya son écot et sortit sans saluer la compagnie.

La nuit tombait. Au carrefour, deux filles, inconscientes du danger, battaient le pavé mouillé. Il salua la plus jeune « Venez vous abriter, ma petite » en déployant avec effort son vieux pépin privé de quelques-uns de ses fanons.

le Département  
la CREUSE

L'ESPRIT  
CREUSE

ARCHIVES DÉPARTEMENTALES DE LA CREUSE  
30 rue Franklin Roosevelt  
23000 GUÉRET  
Tél. 05 44 30 26 50  
[www.archives.creuse.fr](http://www.archives.creuse.fr)